



Le paysage et son concept

Georges Bertrand, Olivier Dollfus

► To cite this version:

Georges Bertrand, Olivier Dollfus. Le paysage et son concept. Espace Géographique, 1973, 2 (3), pp.161-163. hal-02570246

HAL Id: hal-02570246

<https://hal.science/hal-02570246>

Submitted on 11 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le paysage et son concept

Georges Bertrand, Olivier Dollfus

Citer ce document / Cite this document :

Bertrand Georges, Dollfus Olivier. Le paysage et son concept. In: Espace géographique, tome 2, n°3, 1973. pp. 161-163;

https://www.persee.fr/doc/spgeo_0046-2497_1973_num_2_3_1395

Fichier pdf généré le 02/04/2018

LE PAYSAGE ET SON CONCEPT

Georges BERTRAND

et Olivier DOLLFUS

CIMA-ERA 427, Toulouse

Laboratoire de Géographie physique, Paris VII

Renouant avec une tradition inaugurée par P. Vidal de la Blache, mais vite perdue de vue, des géographes français replacent l'analyse du paysage parmi leurs préoccupations dominantes. Certes, les descriptions de paysage, les analyses minutieuses de milieux, naturels ou non (1), ont toujours été en bonne place, souvent la première, dans les études géographiques, tout particulièrement en géographie « régionale ». Mais il leur manquait l'essentiel : la conceptualisation de l'objet et une méthode de traitement spécifique. On peut y voir la conséquence d'un nominalisme d'autant plus pernicieux qu'il restait implicite. En effet, chaque paysage examiné séparément n'était souvent qu'une image individuelle échappant à toute systématisation, donc à tout traitement scientifique. On invoquait sa trop grande complexité et le caractère hétéroclite de ses composants (vivants et non vivants, « physiques » et humains...). L'existence de structures et de dynamismes globaux, propres au paysage en général, ou à une portion de paysage, était ignorée, parfois même niée. Le paysage conceptualisé, c'est-à-dire considéré comme un objet de recherche propre, abstrait et généralisé, n'a été défini que très récemment grâce à une conjonction de données scientifiques extérieures à la géographie :

- la place de plus en plus large accordée à la théorie et à la réflexion épistémologique dans toutes les recherches dites « de pointe », tout particulièrement en biologie, et en liaison étroite avec les problèmes de sémantique et de classification;

- le développement des recherches sur les structures et les systèmes inspirées de la linguistique, qui dotent le chercheur d'un outil lui permettant d'examiner le paysage, non plus comme une collection d'objets, mais comme un « ensemble » cohérent;

- la vulgarisation des méthodes mathématiques et informatiques qui permettent de traiter rapidement

des données multiples et d'apparence hétéroclite par le biais des analyses multivariées;

- les progrès de l'écologie de synthèse ou biocénétique qui ont autorisé l'étude globale de la Biosphère à l'aide d'un petit nombre de concepts intégrateurs simples (écosystème, biocénose, biotope, chaîne trophique, etc.);

- l'exemple des écoles géographiques étrangères qui ont développé les études intégrées, pratiques ou théoriques, qualitatives ou quantitatives (U.R.S.S., Europe de l'Est, Australie, Canada, etc.);

- sur le plan technique, la généralisation de la photo-interprétation et la mise au point de la télé-détection, qui fournissent des documents particulièrement adaptés à l'examen global des milieux;

- enfin, on ne saurait comprendre le développement de la « science du paysage » en dehors des problèmes d'« environnement », d'« aménagement des ressources naturelles » et de « protection de la nature », qui posent en termes nouveaux et graves la question des relations entre les individus, les sociétés et les milieux écologiques. Les études de paysage débouchent directement sur les aménagements intégrés. De plus, elles obligent le chercheur à s'interroger sur sa formation, la finalité de son travail et son rôle dans la cité.

Les analyses de paysage essaient de reconsidérer l'étude des milieux en tenant compte à la fois du progrès des disciplines intéressées (écologie, sociologie) ainsi que de la mutation des rapports entre les hommes et leurs milieux de vie. On constate en effet que la géographie classique ne parvient pas à saisir globalement le milieu géographique, d'autant plus qu'elle se « sectorialise », notamment en France, par suite de la vigoureuse impulsion donnée par E. de Martonne à la géomorphologie — qui tend à s'ériger en discipline autonome, relevant d'une autre finalité.

Toutefois, on en est encore, en France, à la période des tâtonnements et des interrogations. Le langage lui-même ne remplit pas son office classificateur. Ou bien il est hérité et chargé de sens divers qui entre-

(1) Il est la plupart du temps assez vain d'établir une distinction entre « milieux naturels » et « milieux humains », dans la mesure où l'action humaine s'exerce sur l'ensemble de la planète. Max. Sorre avait bien vu l'ambiguïté de cette distinction il y a plus de trente ans.

tiennent la confusion; c'est le cas du terme « paysage », de l'expression « milieu naturel », etc. Ou bien, il a été fabriqué hâtivement et ne se prête pas à la généralisation (géosystème, géofaciès, géotope). Dans l'ensemble, les recherches sur le paysage sont encore mal dégagées de leur gangue biogéographique et trop éloignées des préoccupations économiques et sociales.

Il existe plusieurs façons de concevoir le paysage et d'aborder son examen. On peut distinguer provisoirement deux grands courants de recherche, dont les méthodes et surtout les finalités sont différentes.

Le premier définit le paysage comme un espace subjectif, senti et vécu. C'est la voie choisie par des architectes, des psychologues, des sociologues et quelques géographes (S. Rimbert). Par exemple, l'Institut du Paysage (Paris) s'intéresse aux problèmes de remodelage du paysage quotidien à partir de l'analyse du comportement des individus et des collectivités.

Le deuxième considère le paysage en lui-même et pour lui-même, dans une perspective essentiellement écologique. Cette voie de recherche se situe à la confluence de la géographie et de l'écologie; elle combine les démarches globales et sectorielles qualitatives et quantitatives; elle s'appuie sur les cartographies intégrées à différentes échelles (du 1/5 000 au 1/200 000). Les deux principaux centres de recherche sont : la R.C.P. 231 (Recherche Coopérative sur Programme) du C.N.R.S. *Recherches sur les équilibres naturels*, créée en 1969, placée sous la direction de G. Rougerie et qui associe les relevés stationnels et le traitement informatique (Massonie, Mathieu, Wieber, etc.); le C.I.M.A. (Centre Interdisciplinaire de recherches sur les milieux naturels et l'aménagement rural), créé en 1969 à l'Institut de Géographie de Toulouse et qui vient d'être associé au C.N.R.S. sous le nom d'E.R.A. 427 (Equipe de Recherche Associée), sous la responsabilité de G. Bertrand, avec G. Allaire, C. Carcenac, J. Hubschman, F. Taillefer, etc.

Il est prématuré de dresser un bilan. En revanche, on peut déjà faire un certain nombre de constatations :

- l'étude des paysages n'est qu'un aspect de l'analyse géographique; elle vient étayer, et non remplacer, les recherches sectorielles;

- l'étude des paysages n'est pas une forme renouvelée de la géographie régionale : celle-ci relève d'une autre problématique.

Les apports encore très disparates de toutes ces recherches se situent à plusieurs niveaux :

- elles participent directement à l'effort de réflexion théorique et épistémologique de la géographie moderne; la méthode a pris le pas sur le « terrain » et sur la technique;

- l'angle d'attaque, écologique et global, permet de saisir le milieu dans son ensemble et de mieux poser les problèmes de son utilisation par les sociétés humaines. Les rapports avec les sciences humaines, et plus particulièrement la géographie humaine, ne se

posent pas en termes de juxtaposition ou même de conflit. Les faits écologiques, éléments du milieu de vie, sont directement intégrés à l'analyse sociale et économique. Dans ce cas, l'analyse du paysage doit se situer méthodologiquement à l'aval du problème humain à traiter.

Sur le plan de la méthode, on peut pour l'instant retenir :

- la priorité accordée à la classification des objets et au langage qui leur donne seul une existence scientifique; la taxonomie est un moyen de recherche et non une fin; elle se confond ici avec la chorologie, d'où son importance dans la systématique; ce souci de classification, très « naturaliste » dans son esprit, est parfois critiqué par les tenants de la « géographie quantitative » alors qu'il s'agit en fait de préparer le langage informatique; de plus, c'est la seule façon de passer de la « monographie » au « modèle »;

- l'importance accordée, après d'autres (J. Tricart et A. Cailleux), à l'échelle des phénomènes aussi bien dans le temps que dans l'espace; le paysage doit être traité à toutes les échelles pour qu'apparaissent les différents niveaux de discontinuités qui l'organisent (R. Brunet);

- l'analyse intégrée est une étude de systèmes ouverts; elle accorde une place essentielle aux phénomènes d'interrelations et permet de renouveler des thèmes de recherche comme, par exemple, l'analyse historique de l'évolution des paysages;

- la cartographie n'est qu'un moyen de la recherche parmi d'autres; on s'efforce de remplacer les cartes par accumulation de signes, qui servaient en fait au stockage de données à demi-interprétées, par des fichiers codés que traiteront les ordinateurs (G. Allaire, J.C. Wieber); les cartes de paysages sont intégrées et interprétatives; elles sont donc accompagnées de cartes d'analyse.

Les recherches sur le paysage expriment des tendances que l'on retrouve un peu partout dans les sciences humaines et écologiques. Elles participent donc à un réajustement de la science aux préoccupations du monde moderne. Mais ont-elles un avenir en elles-mêmes ? Ne sont-elles pas plus simplement une étape, vite franchie, vers la définition de nouveaux thèmes de recherche en fonction d'un nouveau découpage du savoir ? La deuxième éventualité semble plus logique du point de vue de l'évolution générale des sciences. Toutefois, on peut aussi envisager le développement autonome d'une « science du paysage ». Mais ce sera par la voie royale des études sur les bilans géochimiques, les flux de matière et d'énergie. Les analyses géographiques ou écologiques classiques et même l'analyse factorielle ne sont, semble-t-il, que des cheminements temporaires dans le démarrage d'un thème qui les dépasse.

C'est dans ce contexte qu'il faut situer l'approche plus spécifiquement géographique. Trois directions paraissent lui convenir :

- les rapports, au sein du paysage, entre les éléments vivants (couverture végétale, animaux, sols,

etc.) et la géomorphogénèse, dans la mesure où il s'agit d'une interaction assez négligée par les écologistes;

— l'évolution historique des paysages; cette question a été à la fois négligée par les écologistes (peu familiers avec les faits et les documents historiques), par les historiens (qui, à l'exception de E. Le Roy-Ladurie, n'ont pas su interpréter les documents relatifs au milieu « naturel »), et par les géomorphologues (qui connaissent mieux les milieux quaternaires que les milieux actuels ou de la période historique);

— dans une autre optique, et avec une autre finalité, c'est l'aspect « vécu » et « subjectif » du paysage qu'il faut aborder autrement qu'en théorie.

Dans la pratique enfin, il faut raisonnablement distinguer deux attitudes, qui ne sont pas incompatibles, mais qui permettent de situer les différentes études du paysage à leur juste place :

— il y a, d'un côté, les études fondamentales et approfondies sur le paysage, sa structure, sa dynamique; elles partent de relevés stationnels aussi complets que possible, qui donnent lieu à un traitement rigoureux de l'information;

— d'un autre côté, il y a les études de type *survey*, qui sont un préalable, soit à une recherche sectorielle « fondamentale », soit à une enquête en vue d'un aménagement; dans ce cas, il s'agit d'une méthode d'analyse intégrée à balayage rapide; elle permet de saisir l'essentiel de la structure et du fonctionnement d'un milieu, et de déterminer la nature et la localisation d'études plus spécialisées. Ce *survey* n'est concevable sur le plan scientifique que s'il repose sur des méthodes et des techniques spécifiques

(« modèles » de paysage, systèmes taxonomiques et cartographiques déjà élaborés).

L'avenir propre des recherches sur le paysage reste une question ouverte, mais peut-être sans grand intérêt en elle-même. Pour le moment, ces études présentent l'avantage d'obliger le chercheur à sortir du cadre de sa discipline, d'un langage, d'un mode de pensée et de méthodes « cycliques », c'est-à-dire fermés, autonomes. Il doit cheminer aux lisières contestées de plusieurs sciences, dans un état de grande réceptivité aux problèmes du monde extérieur.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE SUR LES RECHERCHES MÉTHODOLOGIQUES RÉALISÉES EN FRANCE

BERTRAND G. (1968), Paysage et géographie physique globale. Esquisse méthodologique. *Rev. géogr. des Pyrénées et du Sud-Ouest*, fasc. 3, p. 249-272.

ROUGERIE G. (1969), *Géographie des paysages*. Paris, P.U.F., Coll. Que sais-je ?, n° 1362.

BERTRAND G. (1971), Ecologie de l'espace géographique. Recherches pour une « Science du paysage ». C.R. Société de biogéographie, n° 404-406, p. 195-204.

RICHARD J.-F. (1972), *Problèmes de géographie du paysage. I. Essai de définition théorique*. O.R.S.T.O.M., Adiopodoumé, 98 p. ronéo.

RIMBERT S. (1973), *Les paysages urbains*. Paris, Colin, 240 p.

Publications collectives :

RCP 231, *Recherches sur les équilibres des paysages*, 4 fascicules ronéo. parus depuis 1970 (Paris, C.N.R.S.).

CIMA-ERA 427, Actes du colloque sur la Science du paysage et ses applications. Toulouse, 1970. *Rev. géogr. des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 1972, n° 2, 165 p.

LE PAYSAGE VU SOUS L'ANGLE DE SA DYNAMIQUE

Gabriel ROUGERIE

Université de Paris-VII

Un groupe de chercheurs, rassemblés en une RCP du C.N.R.S. *, se définit comme « Groupe de Recherches sur les Equilibres des Paysages ». Le terme « équilibre » ne doit pas être pris dans un sens restrictif. Il sous-entend un rapport de forces, qui jouent, suivant les degrés d'un « équilibre » mobile, comme aurait écrit Baulig. Il peut y avoir neutralisation, stabilité; il peut y avoir évolution progressive, ou régressive. L'emploi du pluriel « les équilibres » implique un dynamisme et le terme ne doit pas être confondu avec la notion de « paysages équilibrés ».

Les recherches sont poursuivies suivant trois voies: les composantes mésologiques des paysages, leurs composantes structurales, leurs dynamiques. Les deux

premières ont fait l'objet de quelques mises au point (1), encore qu'elles soient toujours en cours d'exploitation et que les méthodes soient remises en cause au fur et à mesure de l'expérience acquise.

* « Recherche coopérative sur programme » du Centre National de la Recherche Scientifique.

(1) Voir notamment: D. MATHIEU, G. ROUGERIE et J.C. WIEBER, Projet de cartographie des structures de la végétation et des témoignages de la dynamique érosive. *Bull. Assoc. Géogr. français*, 1971. — G. et M. ROUGERIE, Projet de cartographie des structures du couvert végétal. *Ibid.* — J. Ph. MASSONIE, D. MATHIEU et J.C. WIEBER, Application de l'analyse factorielle à l'étude de l'équilibre des paysages. *Cah. Géogr. Besançon*, 1971. — J.F. RICHARD, Essai de définition de la géographie du paysage. C.N.R.S., *Cah. R.C.P.* 231, 1973.